

## Jordi VIDAL

**déconstructeur de systèmes, ce théoricien élitiste et peu pédagogue, dénonce les simulacres et les simagrées du post-modernisme**



Dans Perpignan dévastée, ville gangrénée par la pure violence, l'insécurité, la laideur des quartiers périphériques, les rivalités entre communautés, les pratiques mafieuses et la corruption, par le pouvoir politique, des électeurs gitans -comme vient de le démontrer récemment une journaliste américaine-, il ne restait plus à J. Vidal, pour présenter son dernier livre (\*) que le cocon de la tour d'ivoire de la librairie Coste-Torcatis.

Une petite foule d'intellos, d'amis du prof des Beaux-Arts de Perpignan et de curieux avait investi la petite salle qui accueillait ce jour-là (19 octobre 2007) un des rares agitateurs médiatiques catalans bénéficiant d'une certaine audience nationale.

Avec talent, il exposa sans notes sa critique du post-modernisme (issu des cultural studies, french theory autour de mai 68, école marxiste de Birmingham, penseurs du post-colonialisme, du post-féminisme...). Il est bon de savoir d'abord que ce petit opuscule de

141 pages, de constitution peu universitaire (absence de notes, de références précises aux citations, de bibliographie) est simplement utilisable ici et maintenant : J.Vidal est un penseur modeste –à défaut d'être moderne- qui n'utilise pas le *hic et nunc, id est* les philosophes antiques, ce qui aurait donné un ancrage solide à son étude, lui qui reproche à la jeunesse actuelle de n'avoir plus de racines ni de repères culturels ou historiques...Ce serait là « un crime contre l'humanité », n'ayons pas peur de l'hyperbole, mais on préfère, à tout prendre, cette inculture (mais ne pas généraliser, nous connaissons tous des jeunes très érudits !) à la shoah...Mais le théoricien a dû pratiquer, en ayant recours à la formule terrible, la novlangue imbécile et abêtissante des pseudopenseurs...

Ce livre doit servir à la compréhension du monde contemporain, affirme-t-il en préambule : son esprit libertaire s'oppose ainsi tout de suite au marxisme stalinien contenu dans la fameuse phrase de Marx : « Ne plus comprendre le monde, mais le transformer. » On ne peut qu'être d'accord, après les totalitarismes et crimes des pays de l'Est, avec cette passion de la liberté totale ; cependant l'analyse marxiste (de l'économie, de la lutte des classes) n'est-elle plus opérante.. ? Ainsi, page 78, l'idéologie marxiste n'est pas citée, alors que celles qu'il faut combattre, capitalisme, nazisme, islamisme, catholicisme, hindouisme, sont énumérées. Jordi Vidal paraît encore marxiste (à l'oral, pas dans son ouvrage) quand il avance que la lutte de classes existe aujourd'hui encore et que l'Histoire n'est pas finie.

Le théoricien montre du doigt cette société où vérité et mensonge sont équivalents. L'idéologie, et avant tout celle de l'hypercapitalisme, domine. Sa méthode s'oppose à celle des penseurs de laboratoire et de la doxa universitaire : toute critique doit partir de la vie quotidienne. Son livre est une description des symptômes du mal contemporain, qu'il observe de sa fenêtre. Il stigmatise avant tout le retour fulgurant du religieux : un intégrisme (catho ou de gauche ou d'extrême-gauche) peut en cacher un autre (le fanatisme musulman).

Comment a été produite la théorie du post-modernisme, à partir des années 1960 ? Le théoricien est, pour une fois, concret (alors que ses écrits sont imprécis, abstraits, dépourvus d'exemples ou de démonstrations, le discours semblant s'adresser à une élite culturelle au fait des mouvements intellectuels des cinquante dernières années, à l'exception des derniers chapitres où sont cités Alan Sokal, Henri Atlan et surtout Noam Chomsky, l'inspirateur, à qui Vidal rend hommage, page 122) C'est ainsi qu'il démonte l'absurdité du raisonnement post-moderniste : le sort d'un mineur anglais serait un fait culturel, il n'y aurait pas de différence entre un sonnet de Shakespeare et le destin d'un ouvrier ; tout se vaudrait, désormais : on pense au « chacun sa vérité » de Pirandello, et, Jordi Vidal, maniant le langage et les conceptions post-modernes pour mieux les détourner, les pervertit, énonce une horreur digne de l'ennemi : un réfrigérateur peut très bien passer pour une œuvre d'art. Toutes les valeurs, toutes les opinions se vaudraient. L'auditoire réagit à cette conception de l'art et de la beauté. Vidal jouait-il de la provocation, se montrait-il ironique ou est-il plus ou moins complice des nouveaux créateurs et installateurs en tous genres.. ? Il n'a pas réagi, l'an dernier, quand le directeur des Beaux-Arts de Perpignan fut accusé de harcèlement sexuel auprès d'une étudiante ; ce monsieur se défendit en prétendant que photographier une femme nue sur des w.c. était un acte esthétique...

Néanmoins, il faut avancer des perspectives, sinon ce livre triste, désabusé, qui ne promet pas des lendemains qui chantent, ce livre « qui est un paysage après la bataille », serait inutile. Il faut d'abord pratiquer Derrida et sa déconstruction, qui est d'abord un problème de langage : tout discours doit être analysé et déconstruit, sinon on verse dans la croyance, affirme un Vidal fortement laïque et, par là, sympathique, à l'heure où tant de reculs et de démissions

ont été pratiqués par ce qui se dit « de gauche » ou d'ultra, à 100 pour cent, d'extrême-gauche ! Dans une société où l'idée de révolution est abandonnée, où les contre-pouvoirs n'existent plus (vraiment ? quelques journaux libres existent encore, et des sites sur le net, et les élections ? Vraiment piège-à-cons.. ?), il s'agit (belle formule !) de *relaver les mots*, de constituer un dictionnaire des mots captifs et dévoyés, de rechercher une nouvelle pureté aux vocables : « On n'a même plus les mots pour nommer la violence ! » Il faut reformuler une conscience de l'époque, trouver des mots pour reformuler un projet, réexaminer l'Histoire, ne pas tout rejeter, mais considérer les aspects positifs. Cependant, dans l'immédiat, nous (le peuple) sommes démunis : « Le système est fort car on n'a plus besoin de sortir les fusils, la violence est plus insidieuse : ce n'est pas la dictature brute de la Birmanie.. ! »

De façon floue mais suggestive, Jordi Vidal propose de travailler d'abord au niveau du local : c'est la totalité urbaine qui doit profiter d'un supplément d'art, contre la laideur des quartiers : il ne suffit pas de gratter quelques immeubles, de refaire des trottoirs ou d'inaugurer des fontaines, pour changer la vie à Saint-Mathieu, Saint-Jacques ou au Vernet.. ! pour les bobos et les bourgeois, on peut, à la rigueur, construire un petit théâtre... A l'approche des élections municipales, les politiciens professionnels ou dynastiques vont ressortir un projet mirobolant pour la ville ! Le programme de J. Vidal est le suivant : l'art doit s'appropriier l'espace urbain dans sa totalité. Mais c'est dommage, on est convaincu que le théoricien ne montera pas une liste...

Il est trop déçu, trop amer, et la pieuvre post-modernisme est partout, dans le langage, les médias, la télé-réalité, le discours dominant, les mensonges, les promesses, le cirque de la vérité : société des simulacres et simagrées des puissants. Il semble ne rester à notre héros que quelques espaces de liberté, ceux qu'il s'est créés lui-même : le tiers-cinéma (débat au rive-gauche), l'université populaire (conférences onfraysiennes aux Beaux-Arts, le samedi, de 10 h à midi) et ses propres livres...

On attend avec concupiscence le prochain opuscule revitalisant de Jordi Vidal...

(\*) *Servitude et simulacre*, éditions Alia, Paris, août 2007.

cat | [2007-10-23 13:37:22](#)

[Ajouter un commentaire](#)

## Navigation

- [Accueil](#)
- [Derniers messages](#)
- [Faites connaître ce blogue](#)
- [Archives](#)

## Un blogue de :



[jean-pierre bonnel](#)